

ENTRE — TEMPS CULTURE, LIVRES & SOCIÉTÉ

samedi 8 janvier 2022
n° 1224

Scènes

Rencontre avec James Thierrée, qui dévoile au nouveau Théâtre de Carouge sa dernière création.

pages 22-25

Livres

Geneviève Brisac nous emmène dans le monde de l'édition avec Nouk, son alter ego de fiction.

pages 28-29

Société

Pour le meilleur et pour le pire, plongée dans le domaine en vogue du développement personnel.

pages 34-35

Spectacle

«Sur scène, je converse avec ma

Une grande vague de joie hallucinée pour chasser la neurasthénie ambiante. C'est ce que promet James Thierrée, le petit-fils de Charlie Chaplin, dans «Room», sa nouvelle création au Théâtre de Carouge. Entre deux vols planés, il dévoile la chambre de ses rêves

Alexandre Demidoff
@alexandredmff

Se mille et une nuits sont les vôtres. James Thierrée sort de la scène à l'instant, de *Room*, sa création tellement attendue qu'il répète dans le tout nouveau Théâtre de Carouge – première le 12 janvier. Veston zizou, barbe d'insomnie, crinière blanche qui tourbillonne en boucles, il tombe de son nuage comme le baron de Münchhausen, ce héros allemand du XVIIIe aux exploits phénoménaux.

James Thierrée, c'est le baron de Crac – autre nom de Münchhausen. Un sabreur et un rêveur qui reçoit souvent en pyjama. Sur les planches de ses songes du moins. La première fois, c'était au Théâtre de Vidy à Lausanne, en 2002. James Thierrée avait 28 ans, l'aura de ceux qui ont tâtonné avec grâce, une silhouette de matou sur un toit brûlant, des songes en veux-tu en voilà. Accompagné d'une bande de givrés, il déployait sa *Symphonie du hanneton*. Il était le dormeur d'un val hanté. Il perdait un bras, une jambe, une tête, il les recollait à vue et en musique. Il banquetait comme dans une toile de la Renaissance et la tablée se transformait en bataille rangée. Dans la salle, les pupilles étaient ivres, de plaisir et de surprise.

On présentait que l'histoire n'en était qu'à ses balbutiements. Que cette *Symphonie* jouée la première fois à Stockholm en 1998 avait des tentacules et que chacun d'eux embrasserait des territoires nouveaux, mélancoliques et drôles comme un poème de Robert Desnos, farceurs et inquiétants comme les visages que dessinait Roland Topor.

L'école des sorciers

Bien plus tard, au Théâtre de Carouge en 2016, James Thierrée et ses fibustiers affrontaient leurs démons, dans une crypte, vingt mille lieues sous les mers, épiés par une extraordinaire araignée des mers, nargués par un poisson blanc ventripotent, conçu par la mère de l'artiste, Victoria Chaplin. *La Grenouille avait raison* était le titre de cette élégie océanique.

James Thierrée est le petit-fils de Charlie Chaplin, mais il s'agace que trop souvent on s'attarde sur cette généalogie. Et il a raison, parce que cette filiation pourrait faire écran à une autre, tout aussi inspirante. James et Aurélie Thierrée sont les enfants de Jean-Baptiste Thierrée et de Victoria Chaplin. Comédien de grand talent au service de Peter Brook et de Roger Planchon notamment dans les années 1960, le premier a lu un jour dans un journal que la seconde rêvait de devenir clown.

Il lui écrit une lettre, ils se rencontrent, ils s'aiment, ils se marient, ils fondent un cirque ensemble – le Cirque Bonjour qui deviendra le Cirque Imaginaire, puis Invisible. Ils ont comme amis Michel Rocard, le psychanalyste Félix Guattari, tant d'autres. Et bientôt deux bambins, Aurélie et James, qui à 4 ans prêtent leurs petons à des valises ensorcelées sur la piste du Cirque Bonjour.

C'est l'école des sorciers: James y apprend que la matière ne résiste pas aux enfants de Münchhausen. *Room* est cette échauguette-là, sur la crête de la déraison, une chambre sans frontières. Acrobates, musiciennes et musiciens, danseuses et danseurs l'habitent. James vous raconte cette cavalcade-là.



James Thierrée se dit obsédé par la folie: «cette idée que la sphère mentale est illimitée». (David Wagnières pour Le Temps)

Quelle est cette chambre que le public va découvrir?

C'est le personnage principal du spectacle. Et c'est l'espace de ma liberté, de notre liberté. Nous avons imaginé cela avant ce satané virus: une chambre dont les murs respirent, tombent, se transforment, une chambre mouvante et rassurante où les personnages sont de moins en moins confinés.

Aviez-vous une idée précise de ce que raconterait le spectacle quand vous avez commencé à répéter?

Pour mes autres créations, j'avais toujours un petit cadre qui me rassurait, une ligne narrative visible ou pas. *Raoul*, par exemple, c'est l'histoire d'un homme qui s'est enfermé dans sa tour et qui reçoit la visite d'un inconnu, son double. *Room* part de tout autres prémices: il n'y a pas de scénario au départ, mais un désir éperdu de liberté, comme s'il s'était agi pour moi de revenir à la brutalité de mes origines, celles du cirque. Une proposition entraîne une autre et ainsi de suite. *Room* est une pièce qui se cherche dans tous les sens du terme.

Le spectacle échapperait-il à son créateur?

On pourrait le dire. J'ai longtemps appelé le personnage que je joue l'Architecte. Il essaie de construire une chambre qui constamment s'échappe et se recompose, au gré d'apparitions bizarres ou extravagantes. J'avais envie de faire un spectacle fou. Une sorte de «il était une fois le nonsense.» Le sens qui se cherche, ça résonne bien avec notre époque, non?

Votre père, le comédien et homme de cirque Jean-Baptiste Thierrée, a travaillé avec le psychanalyste Félix Guattari, figure rayonnante qui a œuvré à la clinique de La Borde, établissement psychiatrique qui a changé l'approche de la maladie mentale. Votre intérêt pour ce qui échappe à la norme vient-il de là?

Oui. Le sujet de la folie m'obsède, comme celui du cerveau et de ses limites, cette idée aussi que la sphère mentale est illimitée.

Mon père passait du temps avec Félix Guattari. Mais on croisait aussi à la maison l'écrivain surréaliste Jacques Sternberg, ou le dessinateur, écrivain et humoriste Roland Topor avec qui on dînait. Ses dessins font partie de mon paysage. Bref, il y avait beaucoup de gens autour de nous qui charriaient leur folie et qui rigolaient avec. *Room* est un reflux de tout cela, un champ de possibilités infini, un spectacle qui plus que jamais sera en écriture constante.

«Le théâtre est ce territoire très intime qui donne accès à l'inconnu à travers une expérience sensuelle»

Il ne sera donc pas terminé le soir de la première?

Non. Fin décembre, j'ai dit à l'équipe: «On va répéter, répéter, et le spectacle sera peut-être prêt aux trois quarts le jour J, mais ce n'est pas grave, parce que cette chambre a le temps.» Elle est comme l'Univers, en expansion. Et le public jouera son rôle dans cette transformation.

Le spectacle se construit-il pendant les représentations?

Totalement. C'est vraiment le public, ses pensées, ses projections, ses fantasmes, qui éclairent le chemin. Sur scène, je sens tout de suite quand une séquence est trop

longue ou quand une autre a priori secondaire mérite d'être valorisée. Ce travail de stéthoscope est magnifique.

Qu'est-ce que la scène pour vous?

La chambre obscure de nos existences, la *camera obscura*. Construire des spectacles, c'est être en conversation avec ma part obscure, celle que je ne comprends pas, celle qui n'est pas nous et qui l'est totalement, avec le monstre potentiel que nous abritons. Le théâtre est ce territoire très intime qui donne accès à l'inconnu à travers une expérience sensuelle.

D'où vient cet amour de la machinerie théâtrale?

De mes 15 ans. Quand nous tournions avec mes parents en Italie, je m'arrangeais toujours pour passer du temps dans les anciens théâtres. Cette enfance, c'est un pied-de-biche incroyable pour la suite. J'ai connu cet ennui immense où tant de choses se mettent en place à notre insu, qui vont définir notre vie. J'avais des cours par correspondance, j'apprenais à faire de l'acrobatie et puis, une fois épuisées toutes les possibilités de distraction, j'étais comme désœuvré. Alors je regardais les techniciens monter des décors, j'écoutais les bruits qui montaient de la scène, je rêvais devant une trappe, je respirais la poussière d'un costume orphelin de son acteur. Je ne le savais pas, mais ce monde m'approvoisait autant que je l'approvoisais. Cet atelier-là résonne encore dans ma tête.

Vous étiez tout jeune et vous avez joué dans «Lapin Lapin», comédie de Coline Serreau montée par Benno Besson à Genève et à Paris. Quel souvenir avez-vous du grand metteur en scène suisse natif d'Yverdon?

Benno Besson, c'était une flamme sous un gros sourcil. Je savais qu'il avait été le collaborateur de Bertolt Brecht et il m'intimidait. Mais dans le feu du travail, j'ai vu un homme pour qui l'intelligence se traduit par le jeu, le jeu de l'enfance, celui qui passe par une petite idée toute bête et qui finit par former une mosaïque de sens.

part obscure»



Une vie en accéléré

1974 James Spencer Henry Edmond Marcel naît à Lausanne. Son père, Jean-Baptiste Thierrée, vient de fonder avec son épouse, Victoria Chaplin, le Cirque Bonjour.

1998 Après avoir joué notamment Ariel au cinéma dans «Prospero's Book», de Peter Greenaway, il signe son premier spectacle à Stockholm, «La Symphonie du hanneton», pièce merveilleusement surréaliste qui tournera pendant des années.

2007 Il présente au Théâtre de Vidy «Au revoir parapluie», ode flamboyante aux chapiteaux de son enfance.

2016 Au côté d'Omar Sy, il joue le clown Footit dans «Chocolat», de Roschdy Zem.

2020 Il se lance dans les répétitions de «Room», création mille fois chamboulée par la crise sanitaire. Pendant les interruptions forcées, il réunit dans son salon à Paris des amis musiciens. «Nous jouions pour rien, pour faire tourner le moteur.»



«J'ai une volonté très forte qui ne doit pas être facile tous les jours pour les gens qui travaillent avec moi», confesse James Thierrée. (David Wagnières pour Le Temps)

Comment vivez-vous cette pandémie qui n'en finit pas?

C'est une période horrible. Elle enserme sournoisement notre esprit, notre espoir et notre joie de vivre. Le virus n'est pas si grave, dit-on, mais il nous grignote depuis deux ans.

Que vous a-t-elle révélé de vous?

Un désir décuplé de créer et de vivre des histoires en troupe. Ma destinée, mon accomplissement personnel – cette notion tellement à la mode! – ne valent rien s'ils n'impliquent pas d'autres personnalités, d'autres cœurs. Répéter ici, dans ce Théâtre de Carouge tout neuf, me permet de vivre une aventure collective: toutes les équipes de la maison sont tournées vers notre création.

A quoi ressemblait la chambre de votre adolescence?

Comme nous étions en tournée avec nos parents, c'était souvent une chambre d'hô-

tel, celle du fameux Chelsea par exemple à New York. Après, il y a celle que j'occupais dans la maison familiale en Bourgogne. Mais au risque de paraître cliché, je dirais que ma vraie chambre, c'est la scène. Je pourrais m'installer un lit et j'y serais très heureux.

Depuis vos débuts, vous voltigez, dansez, vous contorsionnez sur scène. A 47 ans, comment se porte votre corps?

C'est comme si nous étions deux, mon corps et moi, c'est-à-dire mes désirs. La plupart du temps, il dit oui. Parfois il m'arrête, me demande de faire attention. Nous avons un rapport assez vif: je l'écoute et ne l'écoute pas, je lui fais violence. Mais il y a une jouissance dans ce commerce: je suis comme Murat, ce général napoléonien, à la tête de ses hussards; j'enfourche le cheval de mes idées et j'y entraîne mon corps.

Volerez-vous de nouveau, comme dans toutes vos pièces? Je volerai, oui!

Qu'est-ce que voler pour vous?

Et pour vous? Tout le monde a envie de voler. J'aime que les gens volent à travers moi. Voler, c'est se détacher. Et se détacher, c'est intéressant.

Connaissez-vous la peur?

Ça a changé avec la naissance de mon fils, qui a 11 ans. Avant, je ne réfléchissais pas. Je grimais au ciel et il fallait qu'on me rappelle de m'assurer. Cela m'a coûté quelques blessures. Aujourd'hui, j'ai davantage le sentiment du danger. Mais cette conscience ne m'empêche pas de me lancer, avec des précautions que je n'aurais pas prises autrefois. C'est grisant.

Que voudriez-vous faire vivre au public?

Je voudrais effacer la neurasthénie qui rôde sous les masques, je voudrais qu'on renoue avec la candeur, je voudrais qu'on se libère de la peur, de ce sentiment d'abandon qui est le nôtre. J'aimerais que *Room* soit une sorte d'ivresse.

Quel chef de troupe êtes-vous?

Je ne me vois pas! Mais j'ai une volonté très forte qui ne doit pas être facile tous les jours pour les gens qui travaillent avec moi. Mon mot d'ordre, c'est: «On y va et adienne que pourra», comme Murat, encore une fois, à la tête de ses hussards. Ses chevauchées devaient être insensées. Au vu de la situation actuelle, nous sommes tous, sur scène et en coulisses, des samourais. Quand je vois mes camarades faiblir, je leur dis qu'on pourra la raconter à nos petits-enfants, cette histoire! La création théâtrale est une affaire intense, sinon à quoi bon. C'est comme gravir un sommet. L'ascension épuise et grandit ses protagonistes. Bref, pour vous répondre, ma façon de diriger allie enthousiasme et engagement inconditionnel.

Que cherchez-vous à transmettre à votre fils?

On transmet malgré nous. Il était là hier, dans la salle. J'ai senti qu'il s'ennuyait un peu et je l'ai titillé en lui disant que j'ai bien connu ça. Il ne le sait pas, mais il se passe des choses. Un enfant est aussi un adulte comme un adulte est un enfant. Il a une destinée, une âme et une corde qu'il doit jouer. C'est son secret. Mon rôle à moi est de partager au maximum ma passion, la beauté d'un travail pour accomplir son idée. Je cherche à transmettre cela, je voudrais l'emmener dans cette logique-là.

Jeune adulte, saviez-vous déjà de quoi serait faite votre vie?

Pas du tout. Jusqu'à ce que je conçoive mon premier spectacle en 1998, j'étais un peu perdu. Il y avait la matrice familiale qui était chaleureuse et réconfortante: il était tentant de rester là, à jamais au Cirque Imaginaire.

Qu'est-ce qui a été décisif?

A 20 ans, j'ai passé des castings pour des choses absolument atroces, un téléfilm, une série. J'ai essayé des réponses humiliantes et négatives et j'ai eu le sentiment d'être coupé de moi, que je n'étais pas à l'endroit où ce que j'avais accumulé pendant toute mon enfance pouvait exploser. Ma création *La Symphonie du hanneton*, en 1998, a été mon salut et mon tremplin. C'était une obligation presque clinique, autrement c'était la mort de soi, du soi qu'on rêve, qu'on aime projeter.

Qui est votre héros ou votre héroïne?

Catherine la Grande, la tsarine de la Russie. Adolescent, j'étais déjà fasciné par elle. Elle était certes impitoyable, elle éliminait ses amants, mais elle imposait son pouvoir. C'est une héroïne à l'envers, mais j'imagine le tourment de ses nuits blanches.

La musique que vous offrez aux êtres que vous aimez?

Longtemps, ça a été Mozart, parce que sa musique est comme un fil au-dessus de nos têtes. Elle nous élève. Actuellement, c'est Schumann pour sa folie, ses dissonances, qui le distinguent de Schubert et de sa mélancolie magnifique. Elles m'inspirent une immense passion. ■

«Room», Théâtre de Carouge (GE), du 12 janvier au 6 février, theatredecarouge.ch

Contretemps

Alexandre Demidoff

De l'art d'ouvrir un théâtre: l'exemple carougeois

Le trac du directeur de théâtre. Mercredi 12 janvier, Jean Liermier connaîtra cette joie et cette inquiétude mêlées, celles de l'écrivain qui lâche sa première phrase et qui sait que la suite dépend d'elle, de sa souplesse, de sa promesse, de sa force d'entraînement. Le Théâtre de Carouge reconstruit ouvrira enfin, compact et agile sur ses pattes comme *Le Château ambulante* du cinéaste japonais Hayao Miyazaki. Après la Comédie de Genève, le Théâtre du Jura à Delémont, la grande maison carougeoise vivra son baptême de l'air. Car il s'agit toujours d'un envol, quand des artistes étrennent des planches, quand, dans la salle, des essaims d'impatients attendent d'être ravis. Cette phrase liminaire, Jean Liermier l'a choisie avec soin: elle s'appelle *Room* et elle est signée James Thierrée, un créateur qui, depuis vingt-quatre ans, rassemble les foules autour de spectacles aux titres tourneboulants – *La Symphonie du hanneton*, *Au revoir parapluie*, *La Veillée des abysses*. Confier à cet artiste la responsabilité du vol inaugural, c'est indiquer la chair et l'esprit de ce qui va suivre: la jouissance du jeu.

Nouvelle ère? Oui, mais dans le droit fil d'une belle histoire. En janvier 1958, les comédiens François Simon et Philippe Mentha présentaient *La Nuit des rois* de Shakespeare, à la salle dite du cardinal Mermillod, propriété de la paroisse à Carouge. Ils inauguraient alors l'institution, ils dessinaient surtout la voie, celle d'un théâtre d'art, aussi exigeant que généreux dans son adresse. Soixante-quatre ans plus tard, Jean Liermier renouvelle à sa façon les vœux des fondateurs. *Room* mobilise tous les artisans de la fiction, tous ses métiers. Dans la chambre de James Thierrée, comme dans ses coulisses, des brigades de techniciens maniaques, de machinistes baroudeurs œuvrent pour que le sortilège opère.

En cet hiver de tous les dangers, rien ne va de soi pourtant. Le virus est un croque-mitaine sournois qui peut à tout moment gripper la production. Mais la caravane des entêtés de la nuit défend son chemin comme jamais. Dans ces conditions, ce *Room* inaugural ne réaffirme pas seulement l'idéal d'un geste artistique singulier et partageable. Il manifeste qu'il n'y a de théâtre qui tienne qu'en bande organisée. Dans la bouche de James Thierrée, ça se traduit ainsi: «Depuis cinq semaines, nous avons utilisé tous les recoins de ce théâtre. C'est magnifique, ça circule, il y a un bordel infâme, c'est une chance pas possible!»